

# Bousbir

ABDERRAHMANE MOUSSAOUI

Extrait d'une enquête réalisée sous le protectorat français par deux médecins, *Bousbir* détaille la vie quotidienne des prostituées dans le « quartier réservé » de Casablanca.

Abdelmajid Arrif a eu l'excellente idée de dépoussiérer un document d'ethnographie du Maghreb colonial portant sur un sujet marginalisé, voire occulté, par les études d'anthropologie. Les anthropologues de la période postcoloniale l'ont négligé et les contemporains commencent à peine à réparer l'oubli<sup>1</sup>.

Avec une telle initiative, Abdelmajid Arrif se livre à un exercice doublement périlleux ; car évoquer la prostitution et son histoire, c'est se frayer un chemin hors des sentiers battus, mais aussi réhabiliter une partie de la littérature ethnographique coloniale. Le faire à partir du terrain marocain ne peut être ni fortuit ni anodin quand on est soi-même d'origine marocaine. Parler de la prostitution et de son histoire, un demi-siècle environ après les indépendances des pays du Maghreb, est également une profonde interrogation du présent, quand un tel phénomène constitue une des tristes réalités des grandes villes maghrébines d'aujourd'hui.

Avant une longue et édifiante présentation, une note préliminaire d'Abdelmajid Arrif nous prévient que, à part « *une légère intervention sur la forme* », le texte original a été restitué dans son intégrité. A travers la relecture de ce document, il reprend à son compte un regard qui pourrait être disqualifié du seul fait qu'il ait été porté par un étranger.

La présentation nous apprend que cette enquête sur la prostitution a été menée au début des années 1940 par deux médecins, qui ont travaillé pour le compte du service de la santé publique. Aucun exotisme – ni image d'Epinal donc – ne transparait dans ce rapport cru. Comme nous le précise Abdelmajid Arrif, « *les auteurs traitent de la prostitution en tant que fait économique* », en l'inscrivant « *dans le champ des relations sociales et des dynamiques de changement qui caractérisent, à l'époque, la société marocaine* ».

L'étude montre en effet que les aspects moraux sont secondaires, sinon inexistantes, dans le destin d'une prostituée. Ce sont surtout des raisons objectives – liées à la précarisation et aux différentes ruptures qu'induit le changement –, qui sont à l'origine des trajectoires des prostituées – même si le facteur

immédiat demeure, bien sûr, la violence qu'impose un quotidien fait de ruptures et de drames. Pour les auteurs, « *les causes de la prostitution sont des causes économiques* », et ils préconisent une politique qui s'attaquerait aux racines du mal : à savoir, « *la pauvreté, la misère, les salaires insuffisants, le chômage, la faim et des taux démographiques trop élevés* » (p. 134).

Abdelmajid Arrif a raison d'insister sur la dimension méthodologique des auteurs. Leur démarche ethnographique est particulièrement novatrice à une époque où les explications essentialistes et normatives étaient assez courantes. Ils choisissent de faire parler le terrain, au présent, restituant les faits recueillis au ras du sol sans les noyer ni les momifier en les enchâssant dans les grandes théories.

C'est l'époque où les études des sciences sociales prennent le relais des études militaires, dans le Maroc colonial comme d'ailleurs dans tout le Maghreb. Des études statistiques combinées à des enquêtes qualitatives basées sur des entretiens, des récits de vies, des documents iconographiques permettent de saisir les multiples dimensions de ce phénomène. Enquête minutieuse qui ne néglige ni l'éclairage culturel, religieux et symbolique, ni les descriptions détaillées des objets et des contextes. Fidèles à la démarche maussienne décrite dans son manuel d'ethnologie, les auteurs s'attachent à observer et classer les faits.

Cette étude nous intéresse à plusieurs titres. C'est une étude de microsociologie urbaine. Un quartier, Bousbir, habité par un groupe, les prostituées, est passé au peigne fin. Comme le montre la table des matières, les différents aspects de la vie de la prostituée sont décrits avec précision : son alimentation quotidienne, ses vêtements, ses produits de beauté, son parler... L'image ou le mot local viennent souligner davantage la minutie des descriptions. La prostituée est également observée dans ses relations avec son environnement et avec sa clientèle et sa société d'origine. Les prostituées juives comme musulmanes continuent de respecter les interdits alimentaires et de célébrer leurs fêtes religieuses. La prostitution n'est pas nécessairement le signe d'une rupture morale.

Il s'agit en fait d'un double travail : à la fois anthropologie *de* la ville et anthropologie *dans* la ville – pour utiliser les catégories de l'anthropologie urbaine aujourd'hui. Partant de la rapide croissance qu'a connue Casablanca en un demi-siècle (20 000 habitants aux environs de 1900 ; près de 700 000 en 1951), du fait des changements imposés par la colonisation, les auteurs mettent en exergue les profondes mutations sociales que va connaître la société marocaine, notamment l'éclatement de la famille

traditionnelle et de son ordre patriarcal, livrant la femme, sans préparation ni protection, aux lois du marché. Ce qui, entre autres fléaux, va engendrer le phénomène de la prostitution. Et ce qui, en outre, va amener, dans le cadre d'une politique coloniale, la création d'un quartier réservé : « *En 1914, les autorités locales, pour des raisons d'hygiène, de contrôle politique et de sécurité, décidèrent de grouper dans quelques ruelles faciles à surveiller un certain nombre de prostituées.* »

Ainsi, sur les terrains loués à un certain Prosper, sera bâti un quartier que le parler local désignera par « *Derb Bousbir* » (littéralement « *rue Prosper* »). Ainsi naîtra le premier quartier de « prostitution surveillée » au Maroc. Au point où, aujourd'hui encore, dans le langage populaire marocain, le nom de *bousbir* sert à désigner le bordel. Des prostituées venant de toutes les régions du Maroc, et même de quelques villes d'Algérie, vont être parquées ici, le plus souvent de force. Des femmes âgées entre quinze et trente-cinq ans vont passer d'une vie familiale banale à une vie de recluses, selon des trajectoires différentes mais toutes liées à la modernisation et à l'urbanisation accélérées du Maroc colonial. Ouvrières, domestiques, veuves précoces vont se trouver confrontées à un milieu où la valeur de l'argent supplante toutes les autres. Ce qui confortera la thèse très « économiste » des auteurs, manifestement acquis aux thèses féministes de l'époque. Pour eux, « *les causes réelles de la prostitution marocaine sont d'abord des causes économiques* » –, misère, salaires insuffisants – « *auxquelles s'ajoutent les conditions particulières* » (p. 67). L'émigration, la rupture des liens familiaux, les mariages malheureux, la contagion par l'exemple, l'absence d'éducation... ne sont que des causes secondaires.

Les auteurs nous restituent des séquences urbaines, montrant comment la ville rend possible des interactions qui finissent par produire le phénomène. Des femmes « *venues travailler pour la matinée ou la journée entière, en ville européenne, comme femmes de ménage [...] se trouvent plongées brusquement dans un milieu étranger [...]. Dès les premiers jours [...], elles sont sollicitées de toutes parts, dans la rue, dans l'autobus, chez les commerçants, au marché, par des hommes qui les méprisent [...]* ». Cette histoire de la prostitution est également une histoire sociale, qui montre des femmes mais aussi des hommes confrontés, au quotidien, à des mœurs nées d'un mode de vie urbain nouveau.

## **ETHNOGRAPHIE URBAINE**

Le chapitre réservé à la vie de prostituée marocaine à Bousbir est un chef-d'œuvre d'ethnographie urbaine. Une description minutieuse des ambiances selon les moments de la journée. « *Bousbir a deux visages. Le matin, c'est le quartier le plus calme de Casablanca ; le soir, c'est l'animation bruyante et joyeuse d'un mûsem* » (p. 73).

Le matin, Bousbir, ce quartier au style des médinas modernes, aux rues tracées au cordeau,

contraste avec le reste de la ville. D'un côté, « *la foule colorée, bruyante, indisciplinée de piétons et de véhicules aussi divers qu'inattendus : charrettes grinçantes, lourds tombereaux, cars automobiles, luxueuses voitures américaines, bringuebalants autobus, bicyclettes acrobatiques [...]* ». De l'autre, « *le calme d'un petit village où seuls les piétons ont accès* » (p.73). Les auteurs nous font pénétrer à l'intérieur des maisons du quartier, décrivant la distribution des logements et l'ameublement des chambres, s'adonnant à une sorte d'ethnographie privée, listant les objets. Un « *mauvais sommier* », un matelas de crin, une « *table de nuit européenne* », un plateau de cuivre, une théière...

### **ANTHROPOLOGIE DES MANIÈRES DE TABLE**

Le chapitre consacré à l'alimentation de la prostituée nous restitue en fait les manières de table d'une société en mutation, où l'on voit poindre de nouveaux produits de consommation – comme des gâteaux et des croissants –, qui viennent faire concurrence aux beignets traditionnels, servis lors du *ftûr* (petit déjeuner). Le *lben* (lait caillé) n'est plus la seule boisson à table : le Coca-Cola ou le Pepsi-Cola sont de plus en plus consommés et servis lors du déjeuner – qui, le plus souvent, est un *duâz*, fait de tomates, d'oignons, de poissons ou de kefta. Le tajine et le couscous sont quant à eux des repas plus nobles et plus chers.

Ce travail nous plonge en fait dans les profondeurs d'une culture de plus en plus méconnue. Des listes d'objets de parures, de vêtements féminins nous suggèrent un raffinement aujourd'hui oublié. Tout un lexique indigène, tombé en désuétude, nous est restitué dans les divers aspects de la vie quotidienne. Combien de Maghrébines, par exemple, utilisent encore le mot *reffad* pour désigner un soutien-gorge ? Combien le connaissent-elles ?

Dans ce même esprit, le « Glossaire français-arabe » et les « Quelques remarques sur le parler de la prostituée », qui se trouvent dans les « Documents annexes », sont d'une richesse remarquable.

Ce travail au ras du sol est également une démystification d'un lien et d'un rapport « orientalisé ». Il se veut un cri contre « *une publicité de mauvais aloi, aussi nuisible que bassement sordide* » (p. 145), qui semblait user de poncifs orientalistes à l'endroit de ce quartier pour attirer les visiteurs au Maroc. Par sa qualité scientifique et sa leçon éthique, ce travail est aujourd'hui doublement utile.

**Jean Mathieu et P. H. Maury, *Bousbir*.**

***La Prostitution dans le Maroc colonial.***

***Ethnographie d'un quartier réservé,***

**coll. « Entre-Rives »,**

